

Jean 10, 11-16 et 27-30

Chers amis.

L'évangéliste Jean nous rapporte une histoire de brebis, de bergers et de bon berger. Si nous lisons les premiers versets du chapitre nous apprenons quelques éléments supplémentaires liés à la problématique du texte mais rien qui ne modifie radicalement le passage. Il en va sensiblement de même pour l'extrait qui n'est pas proposé à notre lecture et qui est encadré par la péricope du jour.

---

En première remarque, constatons qu'il existe plusieurs bergers, des employés plus ou moins performants, des mercenaires mais aussi un vrai berger pour le bon troupeau. Par conséquent il existe également un troupeau, éventuellement divisé ou multiple dans sa composition ainsi que des brebis qui entendent le bon berger et des brebis qui écoutent les autres... tout cela mérite d'être quelque peu éclairci.

---

Qu'est-ce que le troupeau ? Qui sont les brebis ? La thématique agricole est très présente dans la Bible, dans les deux testaments confondus. Israël est soit un troupeau, soit une vigne, soit... l'image agraire marque la Palestine du temps de Jésus et lui parle. C'est un peu moins vrai pour nous et surtout pour les plus jeunes générations. L'image des brebis, des moutons ou autres animaux d'élevage n'est plus guère valorisante ou acceptable. Qui veut être un mouton de nos jours, un animal sans personnalité, utilisé pour sa viande ou son lait voire sa peau, idem pour la brebis. Pour autant nous n'allons pas réécrire la Bible mais il est certainement incontournable de nous interroger sur les images utilisées qui actuellement ne sont plus recevables car incompréhensibles et même perçues comme dévalorisantes alors que ce n'est pas le cas dans l'Antiquité.

L'image du berger est peut-être moins décalée car si le métier n'est plus guère exercé, la publicité permet encore d'avoir une idée de ce qu'il représente. Et encore, l'image du berger utilisé par Jésus est surprenante car de son temps la fonction n'était pas très valorisée. Mais revenons à notre époque.

---

Qui sommes-nous dans ce texte ?

Une image paraît exclue, celle du bon berger puisque Jésus se l'attribue... et nous ne sommes pas Jésus. Encore que, dans la mesure où nous lisons ce texte après Pâques ne faut-il pas s'interroger sur la place que nous occupons à travers la partie de nous-mêmes qui est déjà ressuscitée ?

Sommes-nous les bergers qui conduisent le peuple à l'aveugle dans des aventures plus ou moins glorieuses, plus ou moins hasardeuses, marquées de succès et d'échecs ?

Sommes-nous les brebis qui entendons des appels et des voix qui nous attirent et nous rassemblent pour rentrer dans une destinée collective qui nous touche et qui nous dépasse car nous ne sommes qu'une petite part du troupeau et de l'ensemble de l'humanité ? Sommes-nous ce peuple qui demande à être conduit car il ne sait pas se prendre en charge ? Sommes-nous ce peuple en attente de Dieu qui cherche à discerner la voie portée par le bon berger ? Nous allons décrypter ces images.

---

Commençons par les brebis. Image classique pour désigner le peuple dans la Bible. Oui, nous sommes, nous formons un peuple. Notre itinérance sur la terre est marquée par des appartenances nationales, des croyances multiples - religieuses ou non - et des conditions sociales et économiques différentes. Nous formons un peuple universel traversé par des divisions et cloisonnements nombreux. Il est difficile de parler d'un ensemble cohérent au niveau de la surface de la terre. Du temps de Jésus, la notion de troupeau était plus restrictive : il s'agissait du peuple hébreu vivant sur la terre de la Palestine. Les quelques autres juifs de culture grecque étaient peu concernés et les païens étaient exclus. La parole de Dieu était limitative. L'universalité de Dieu passait par la fidélité de son peuple qui ouvrait le salut à l'humanité entière. Le christianisme renverse cette compréhension de l'universel. Tout un chacun peut adhérer à la foi nouvelle, chacun est responsable de son destin. Par conséquent le troupeau de brebis n'est plus composé par les seuls hommes juifs de Palestine mais par des femmes et des hommes de toutes les nations, de toutes les cultures, de toutes les ethnies et de tous les groupes sociaux d'appartenance.

Or, si le judaïsme unifiait un peuple, le christianisme ne l'a jamais réalisé. Il ne l'a peut-être même jamais tenté. Les autorités religieuses ont cherché à réguler les conflits et les guerres entre les nations chrétiennes mais elles n'ont jamais pensé la concorde universelle. Les conflits armés entre nobles, princes, rois, villes, régions et pays ont été encadrés au même titre que la séparation entre les ordres d'appartenance, noblesse, clergé, tiers état en France par exemple mais sans avoir pour exigence la fraternité à travers l'appartenance à une même religion. En cela, les notions de troupeau sont très différentes du temps de Jésus et par la suite durant les siècles de la société chrétienne. Constatons que ce sont des laïques, des adversaires voire des ennemis de l'église, qui ont tenté la concorde universelle avec le succès que l'on connaît... certes. Mais au moins, ils ont eu le mérite de vouloir chambouler un pseudo ordre naturel qui s'accommodait sans problème d'un ordre injuste.

Ne soyons pas les juges du passé et encore moins les procureurs d'un temps qui nous a construit et qui nous a permis de devenir ce que nous sommes. Constatons simplement que nos villes sont les héritières de cultures différentes, même opposées parfois, et que l'idée du « troupeau » qui entend « une voix » n'est pas réaliste ni

recevable. Nous sommes en rupture avec le temps de Jésus car le socle commun et restreint de culture n'est plus unifié. La faute à qui ?

---

Et déjà nous poursuivons notre réflexion en passant aux bergers. Relevons dès à présent que Jésus ne les condamne pas. Jamais il ne s'en prend à eux ou les rejette. Il énonce seulement leurs limites. Ils sont mercenaires, ils remplissent leur emploi et devant des difficultés trop importantes, ils mettent en avant leur droit de retrait comme il est d'usage de le faire maintenant. Quand la tâche est trop périlleuse, trop complexe, n'entre pas dans nos attributions ou dans le cadre de nos convictions, nous nous retirons et laissons à d'autres le soin d'appréhender le problème. Est-ce une solution ? Non bien entendu que non, car chacun de nous porte une part de la responsabilité de l'ensemble et chacun de nous, dans son domaine de compétence est appelé à se heurter à des difficultés plus complexes que d'autres. Il est donc facile de se distancier et d'abdiquer sa part de citoyens actifs en se retranchant derrière une culture technocratique d'experts, qu'ensuite nous condamnons. Ainsi potentiellement nous pouvons nous placer dans la confortable situation de victimes de nos désengagements. Non... mais oui, il est légitime également de ne pas remplir la fonction de bouc émissaire ou de coupable idéal, à peu de frais, de problèmes qui nous dépassent amplement et qui à travers des renoncements successifs ont fini par ne plus vouloir être pensé. Alors oui, bien entendu, il peut être parfaitement légitime de faire valoir son droit de retrait et d'envoyer vers la collectivité globale la douloureuse question de la résolution de difficultés conséquentes.

Nous parlions de « bergers » et ce raisonnement nous a fait comprendre que nous sommes bergers. Tous, chacun à sa place, dans sa fonction est un berger tout en étant également une brebis.

Là encore, le temps de Jésus et le nôtre se distinguent. La démocratisation inachevée mais tout de même rapide de ces dernières décennies a troublé, confondu les notions séparées de bergers et de brebis. Longtemps des divisions plus nettes entre les dirigeants et le peuple étaient lisibles. Aujourd'hui, le dirigeant est sans cesse contesté, doit renouveler sa légitimité et bénéficie d'une confiance contrôlée. Son crédit est faible mais tout est attendu de lui. En politique, en entreprise, en église... Tous bergers, tous brebis. Notre ecclésiologie protestante et particulièrement réformée en est un exemple parfait. Il ne s'agit donc pas de critiquer ce modèle qui a été d'un apport important pour l'ensemble de nos sociétés. Il a été un laboratoire démocratique déterminant dans de nombreux pays. Il sait encore l'être. Acceptons les retombées de notre modèle et ne glissons pas vers les positions caricaturales et tranchées qui voudraient maintenir des barrières séparées et étanches entre bergers et brebis.

---

Et nous avons le bon berger. Cette leçon de Jésus est antérieure à Pâques même si nous la lisons dans la dynamique de la célébration de la Résurrection. Le bon berger est à ce moment-là, encore bien présent, bien vivant, bien acteur... au milieu de ses

disciples et aujourd'hui il est absent. Il est représenté par l'ensemble homogène « tous bergers - tous brebis ». Nous... en quelque sorte.

Comment faire entendre notre voix ? Comment nous assurer d'être fiables et de ne pas fuir devant les loups ? Comment savoir si nous mettons notre existence en jeu dans l'expression de notre foi ?

Alors, l'ensemble « tous bergers - tous brebis » reprend sa pertinence. La communauté dans son ensemble donne à voir qui est Jésus. La communauté est l'une des facettes du Jésus Ressuscité. Cette responsabilité ne revient pas à tel membre ou à tel autre, à tel moment de la semaine ou tel autre... chacun conserve bien entendu sa personnalité propre avec ses forces et ses faiblesses. L'ensemble confessant donne un visage au bon berger.

---

Tous bergers, tous brebis, tous loups car la part peu engageante rôde dans l'ombre. Nous pouvons la contenir et lui laisser une dimension marginale dans nos êtres et nos communautés. Le Royaume n'est pas encore pour maintenant. Pourtant le bon berger n'a que nos corps, nos voix, nos actions pour s'exprimer et se laisser entrapercevoir derrière le voile de nos vies.

Notre Dieu, que nous entendions, parlions, agissions avec discernement. Que ta grâce nous accompagne. Amen.